

# PROUST AU BRÉSIL: PREMIÈRE GÉNÉRATION

GUILHERME IGNÁCIO DA SILVA

À Érica Castro

## *Introduction*

Je n'étais pas tout à fait le seul admirateur de Bergotte ; il était aussi l'écrivain préféré d'une amie de ma mère qui était très lettrée; enfin pour lire son dernier livre paru, le docteur du Boulbon faisait attendre ses malades; et ce fut de son cabinet de consultation, et d'un parc voisin de Combray, que s'envolèrent quelques-unes des premières graines de cette prédilection pour Bergotte, espèce si rare alors, aujourd'hui universellement répandue, et dont on trouve partout en Europe, en Amérique, jusque dans le moindre village, la fleur idéale et commune. (I, p. 93)

La prédilection du narrateur pour Bergotte – fanée bien avant la mort de l'écrivain – commence par la description de la petite coterie d'où les « premières graines » se sont envolées. En l'occurrence, les « premières graines » de la prédilection pour Proust au Brésil ont traversé l'Atlantique dans des boîtes qui apportaient en Amérique les dernières nouveautés de France, comme le Prix Goncourt 1919.

### 1. « *Bergotte en tournée* »

La fin du XIX<sup>e</sup> siècle coïncide au Brésil avec la fin de la monarchie et le retour de la famille royale portugaise au Portugal, près d'un siècle après la fuite de la Cour vers Rio, à cause des invasions napoléoniennes. La République, une fois proclamée, n'apporta pas de grands changements. Même pas par rapport à l'attachement à la France et à sa culture. Les premières années de la République, par exemple, un journal de Rio envoyait un de ses collaborateurs à Paris, chargé de rapporter les dernières nouvelles de la capitale française: dans un même reportage, on lisait le

compte-rendu des discours à l'Académie française, quelques réactions contre le positivisme (la République avait été proclamée sous les auspices de Comte) et des nouvelles concernant Sarah Bernhardt.

Les meilleures écoles de la République ont adopté la langue française comme langue officielle. À l'école, « on sentait partout la présence de la France », non seulement dans l'usage de grammaires en langue française, mais « même dans les autres disciplines » on étudiait « des textes français, dans des livres français ». « La plupart des étudiants de cette époque », constate un témoin, « s'ils ne maîtrisaient pas la langue, devaient quand même s'y débrouiller pour pouvoir comprendre » les livres adoptés dans les écoles<sup>1</sup>.

L'intérêt pour la France et la culture française a donné naissance à une expression qui n'a de sens qu'à l'époque : « faire l'Amérique ». La chronique de ces visites d'écrivains et hommes d'État européens en Amérique est abondante. Nous n'avons choisi qu'un exemple qui peut donner une idée de la présence de la France au Brésil au début du xx<sup>e</sup> siècle, lors de l'arrivée des premiers exemplaires de la *Recherche*<sup>2</sup>.

En avril 1909, Anatole France présidait à la Sorbonne un hommage à Machado de Assis, grand romancier d'origine africaine, un des fondateurs de l'Académie Brésilienne de Lettres (ABL). Un mois après cette cérémonie solennelle à la Sorbonne, Anatole arrivait en Amérique du Sud pour un séjour de presque six mois.

L'auteur du *Lys Rouge* était abondamment lu au Brésil. Le mémorialiste Pedro Nava l'appelle « le demi-dieu de ma génération ». Antonio Salles, oncle du mémorialiste, grand journaliste, écrivain et lecteur de littérature, a joué le rôle d'un vrai « trafiquant » des plaisirs associés aux livres du « demi-dieu » : « Il a été l'un des premiers à commenter *Les Dieux ont soif* – la bombe de 1912 – et a toujours été un des grands trafiquants de la marijuana anatolienne, qui laisserait ma génération tarée. »<sup>3</sup> (). Comme le héros proustien, surpris par Swann en train de lire les livres de Bergotte, Nava adolescent est surpris par son médecin en train de lire son auteur préféré à l'époque : « Il a commencé à m'adresser plus souvent la parole, après le jour où il m'a surpris en train de lire, avec mon Anatole France entre les mains. Depuis lors, il m'a regardé d'une

<sup>1</sup> NAVA, 2001, p. 27.

<sup>2</sup> Le rapport de ces visites (et de la « manie des conférences ») peut être lu dans le livre de BRITO BROCA, *A vida literária no Brasil – 1900*, Rio de Janeiro, José Olympio Editora, 1960.

<sup>3</sup> NAVA, 1986, p. 328.

autre façon. »<sup>4</sup>. L'envie de s'approcher du « demi-dieu » était tellement grande qu'un jeune reporter a envahi la chambre de l'écrivain dans son bateau, qui faisait une halte d'un jour à Rio avant de partir pour l'Argentine. Tandis qu'il lisait, couché sur son lit, « le quatrième tome » de *Grandeur et Décadence de Rome*, l'écrivain s'excusait auprès de ses lecteurs de rester couché et de ne pas sortir du bateau, parce qu'il était « extrêmement souffrant » en raison d'une grippe attrapée pendant le voyage. La traversée de l'Atlantique en bateau et le long séjour en Amérique offraient autant de changements que le voyage des personnages anatoliens vers Florence dans *Le Lys rouge*. Le jeune reporter revenait sur terre, fier de son exploit et des nouvelles extraordinaires qu'il rapportait : l'écrivain, en effet, ressemblait au vieillard érudit du *Crime de Sylvestre Bonnard*.

Le matin suivant, une commission d'écrivains de l'Académie venait à bord inviter l'écrivain à sortir se promener dans les rues de Rio. Ce matin même, Anatole est reçu en session solennelle par les académiciens. Dans son discours improvisé de remerciement, il fait l'éloge du Brésil, pays où il n'y aurait pas de « préjugés de race » et où il y avait encore la possibilité d'une « paix universelle ». Avant de remonter à bord, l'écrivain visite le fonds de la Bibliothèque Nationale de Rio et déjeune avec les autorités au Ministère des Affaires Étrangères<sup>5</sup>.

Un mois plus tard, il retourne au Brésil pour une série de conférences à Rio et à São Paulo – la première décennie du siècle coïncide avec l'apogée de ce qu'on a appelé « la manie des conférences ». Lors de la première journée d'Anatole à São Paulo, les lycéens et les étudiants universitaires de la ville ont joui d'un jour de congé pour pouvoir aller saluer l'écrivain. Il était toujours suivi de près par les journalistes et les photographes, qui enregistraient ses moindres gestes et remarques, comme son exclamation devant une vue panoramique de la ville : « Rio est grandiose, c'est trop beau. Pour mon tempérament, c'est le paysage de São Paulo qui me convient. » Il part ensuite en caravane visiter une grosse ferme de café en province : de nouvelles remarques et photos sortent dans la presse.

Proust a aussi bénéficié de la « manie des conférences ». En 1926, de nombreux lecteurs de Proust ont rempli les salles de l'Académie et de

<sup>4</sup> NAVA, 1985, p. 125.

<sup>5</sup> Les remarques ironiques d'Anatole France sur la visite ont été enregistrées par son secrétaire de l'époque, JEAN-JACQUES BROUSSON (1927).

l'École Polytechnique de Rio pour entendre Paul Hazard, professeur du Collège de France, qui apportait au Brésil la première lecture détaillée et générale de l'œuvre de Proust<sup>6</sup>.

## 2. «Avec une photo»

Pendant son long voyage en Amérique du Sud – d'avril/août 1909 – Anatole France était tombé amoureux de Jeanne Brindeau, jeune danseuse qui voyageait sur le même bateau, en tournée avec sa troupe dans les terres sud-américaines. À son retour en France, Anatole retrouve son ancienne maîtresse, Mme de Caillavet, près de la mort : les bruits de son affaire amoureuse en Amérique étaient déjà arrivés à Paris. Mme de Caillavet meurt quelques mois après le retour de l'écrivain à la capitale. Son salon était le lieu d'où étaient parties les « premières graines » qui ont fait d'Anatole un écrivain connu mondialement.

Le jeune Marcel Proust s'était lié d'amitié avec Gaston de Caillavet, dont la femme, Jeanne Pouquet, a sans doute servi de modèle pour Gilberte Swann, premier grand amour du héros de la *Recherche*. Lors du décès de Mme de Caillavet, Marcel envoie en même temps quatre lettres de condoléances : à Gaston, sa femme, leur fille et à Anatole France. L'écrivain, très ému, répond tout de suite à son « cher compagnon des beaux jours ». Mais Marcel ne s'est pas encore rendu compte du rapport entre la mort soudaine de la maîtresse et protectrice de l'écrivain et le long voyage en Amérique d'Anatole. C'est Robert de Flers qui, rencontré par hasard chez Larue, établira les rapports entre les faits. Dans une lettre à Reynaldo Hahn à propos de la mort de sa vieille amie, Marcel parle des « tristes choses » qu'il a apprises et dont il n'avait pas le soupçon – sombres détails qui mêlaient « une grande angoisse » à cette mort. Marcel apprendra encore de Mme de Scheikévitch que l'amie décédée s'était renseignée auprès d'elle quant aux détails d'un suicide avec un revolver. Comme dans *Le Lys rouge*, l'accablement moral est la moindre des conséquences des méprises amoureuses.

<sup>6</sup> La répercussion de ces cours dans les textes de critique de l'époque est analysée par MARIA M. LAUS PEREIRA OLIVEIRA dans une thèse inédite soutenue en 1993 à l'UFRGS, *A recepção crítica da obra de Proust no Brasil*.

Dans une des quatre lettres de condoléances envoyées par Marcel, on lit une demande qui peut nous aider à mieux définir le terme « génération », qui apparaît dans le titre de notre article : dans la lettre adressée à la jeune Sophie de Caillavet, un des modèles de Mlle de Saint-Loup, Marcel ose demander (avec les tergiversations habituelles) une photographie – le processus de création de la *Recherche* était déjà commencé :

Je penserai à vous même sans photographie. Mais ma mémoire fatiguée par les stupéfiants a de telles défaillances que les photographies me sont bien précieuses. Je les garde comme renfort et ne les regarde pas trop souvent pour ne pas épuiser leur vertu. Quand j'étais amoureux de votre Maman j'ai fait pour avoir sa photographie des choses prodigieuses. Mais cela n'a servi à rien. (*Corr.* X, p. 25)

Si l'on veut essayer de reconstituer les caractéristiques d'une première génération des lecteurs de l'œuvre de Proust (et de ses premiers traducteurs au Brésil), il ne faut pas parler de « génération » comme d'un univers où seraient classés des individus d'un même âge (d'après ce critère, Anatole France, Mme de Caillavet, Marcel, Gaston, Jeanne et Sophie établiraient trois générations successives). Il vaut mieux parler de certains intérêts, de certaines habitudes, qui établissent une coupure par rapport à la génération qui précède et à celle qui suit, de nouvelles habitudes et d'autres intérêts pouvant, bien sûr, coïncider avec les différences d'âge : Marcel, par exemple, ne comprend pas le retard de la réponse de Sophie de Caillavet à sa lettre – comme Mlle de Saint-Loup, car Sophie appartient à une autre génération.

Quant à la première génération des lecteurs de la *Recherche*, certains intérêts et certaines habitudes de lecture sont faciles à cerner. L'intérêt de cette première génération pour l'iconographie proustienne est sûrement un élément de distinction. On sait, par exemple, que la semaine de sa mort, Roland Barthes (1905-1980) allait commencer un cours au Collège de France sur les photographies de l'univers de Proust et sur leur rôle dans la création du livre. Son exemple est important parce qu'il nous montre à quel point cette génération des premiers lecteurs voyait dans ces photos un rapport nécessaire avec la création de l'univers de la *Recherche*<sup>7</sup>.

<sup>7</sup> Ces cours ont été publiés par ÉRIC MARTY dans le cinquième volume des *Oeuvres Complètes* de Barthes aux éditions du Seuil.

### 3. « Lire/Traduire »

Parfois l'intérêt pour les photos de l'univers de Proust n'est qu'une reprise de la vieille jouissance de découvrir les clés d'une œuvre. Parfois, c'est bien autre chose qui est en jeu : au Brésil, une série de *Mémoires* a été développée à partir de l'exemple de certaines situations « proustiennes » : entrepris après avoir dépassé soixante-dix ans, les *Mémoires* de Pedro Nava – médecin-écrivain – ont pour épigraphe le passage connu du *Temps Retrouvé* : « [...] et j'entreprenais mon ouvrage à la veille de mourir, sans rien savoir de mon métier ». La justification de la rédaction de ce cycle de *Mémoires* vient elle aussi de Proust :

Elles sont loin de ce que j'aimerais faire. Je ne me considère pas comme un grand écrivain pour les avoir à peine esquissées. Elles ont été écrites parce que je voulais avoir – volant ici une pensée de Proust – cette rencontre urgente, capitale avec moi-même<sup>8</sup>.

Nava compte sur l'impulsion des évocations de la « mémoire involontaire » pour recréer son univers particulier : « Si la *batida* de l'état du Ceará est une *rapadura* différente, la *batida* de ma grand-mère Nanoca est pour moi une chose à part et fonctionne dans mon palais comme la *madeleine* de tante Léonie ».

Les deux confitures citées par Nava ont pour base la canne-à-sucre. Si celle préparée par sa grand-mère le met en contact avec le « temps perdu », elle le met en rapport avec le passé familial associé à la culture de la canne-à-sucre dans le nord et le nord-est du pays. La reconstitution du Brésil de la période coloniale par les plats et les recettes de cuisine est un trait nettement proustien d'un livre comme *Maîtres et esclaves*, de Gilberto Freyre. Car c'est justement « *petit Marcel* » qui a donné le branle à toute cette première génération de lecteurs de son livre :

[...] et tout le monde a été quelque peu volé par petit Marcel parce que c'était lui qui a donné forme poétique décisive et lancinante à ce système de récupération du temps<sup>9</sup>.

<sup>8</sup> NAVA, 1985, p. 284.

<sup>9</sup> NAVA, 1974, p. 35 et 303.

Les poètes qui vont traduire l'œuvre de Proust pour la première fois en portugais (Quintana, Bandeira et Drummond) manifestent aussi dans leurs œuvres poétiques l'intérêt pour une sorte de recherche d'un passé colonial refoulé ou tout simplement disparu. Mais ils remplacent les motifs de fierté familiale par la peinture de la détresse des habitants des grandes villes, où les images d'un passé colonial semblent si éloignées qu'elles rappellent « les pensées d'une existence antérieure ».

Pour Pedro Nava, la rencontre avec Proust a été, avant tout, une rencontre avec un nom et a coïncidé avec celle du « plus grand poète brésilien », un autre écrivain décisif pour le mémorialiste :

C'était encore dans cette cave chez les Machado que j'ai entendu, un peu plus tard de la part d'Aníbal, la nouvelle de la mort de Proust. Proust ? Qui ça, Proust ? Il a expliqué. Un autre nom surgit lors de ma première visite chez lui. Celui de Drummond. Carlos Drummond. Je ne le connaissais pas et on m'a conseillé de le faire<sup>10</sup>.

Le poète Carlos Drummond – premier traducteur d'*Albertine disparue* – est associé à Proust pour un autre motif – c'était lui qui faisait le tri des livres qui arrivait de la France dans de grosses boîtes ; dans une de ces boîtes était le prix Goncourt 1919 :

Son goût était sûr dans la sélection des noms inconnus jusqu'à la veille. Il lui suffisait de feuilleter un livre au moment de l'ouverture des boîtes, la lecture d'une seule page, d'une note en bas de page et Carlos faisait le tri avec assurance. Il décelait de nouveaux chemins et nous servait de guide. Cela a plu à Carlos. C'est lui-même qui l'a dit<sup>11</sup>.

Le prix Goncourt 1919 fut reçu avec solennité par un groupe qui avait son « chroniqueur », José Nava, frère cadet du mémorialiste, qui, quarante ans plus tard, enregistra par écrit cet « événement »<sup>12</sup>. Pedro Nava connaissait très bien l'iconographie proustienne (beaucoup mieux qu'un

<sup>10</sup> NAVA, 1985, p. 47.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 174.

<sup>12</sup> NAVA, 1960, p. 109-126.

lecteur contemporain) et il en parle assez souvent au long des sept volumes de ses *Mémoires* : la vue des photographies de l'univers de Proust l'a aidé non seulement à comprendre le contexte de la création de la *Recherche*, mais aussi à recréer son propre univers à lui. Dans un passage du premier volume de ses *Mémoires*, par exemple, le mémorialiste passe en revue de vastes archives photographiques familiales dont il a hérité et s'arrête sur une photo de la jeunesse de son père :

dans un jour de pique-nique, avec des dames en chapeau bilontre qui se tenaient par le bras, approchant leurs têtes, faisant guirlande, dans une attitude étudiée comme dans la photo où l'on voit Marcel Proust, la princesse de Brancovan, la princesse de Polignac, la princesse de Carman-Chimay, Léon Delafosse et Abel Hermant<sup>13</sup>.

Dans un autre passage de ses *Mémoires*, Nava déclare qu'il s'agit d'une de ses « manies » :

J'ai toujours eu la manie de découvrir des ressemblances pas seulement entre les personnes, entre les personnes et les figures de la sculpture et de la peinture, mais aussi entre certains personnages de la vie réelle et de la fiction. [...] Et c'est ce que je fais avec des personnages de Balzac, Anatole, Proust. Maria do Carmo Nabuco est la duchesse de Guermantes<sup>14</sup>.

Son ancien professeur de français au lycée Pierre II à Rio avait un « air militaire » d'un personnage proustien :

M. Delpch, que nous appelions Deopeche, était sec, mince, musculeux et avait la vitesse de mouvements qui, quand j'ai lu Proust – me l'ont amené à l'identifier à Saint-Loup<sup>15</sup>.

Son oncle, Heitor Modesto, qui le reçoit à Rio en 1916, rappelle la même figure proustienne:

<sup>13</sup> NAVA, 1974, p. 210.

<sup>14</sup> NAVA, 1985, p. 82.

<sup>15</sup> NAVA, 2001, p. 28.

Il était simultanément en plusieurs points de l'espace – vif comme la poudre, avec la même ubiquité que Proust a attribuée au marquis de Saint-Loup<sup>16</sup>.

Dans toutes ces associations, il semble avoir un degré de malice et de méchanceté qui dépasse la simple « manie » de découvrir des ressemblances : tout lecteur de Proust sait très bien que le marquis n'atteint cette « ubiquité » qu'après avoir endossé le même « vice » que son oncle homosexuel, se croyant obligé de se hâter pour ne pas être vu sortant d'un lieu suspect. Cela ne veut pas dire que l'oncle Modesto soit devenu homosexuel à ce moment de sa vie, mais que le profil du journaliste lié à la menue politique aurait exigé de lui plus d'adresse pour essayer de sortir sain et sauf des intempéries quotidiennes.

N'y aurait-il pas une suggestion d'un certain éclat angélique qui précède les morts stériles dans la comparaison d'Albert Capol, un autre professeur de français de Nava, avec un portrait de Charles Haas, un des modèles avoués du personnage de Swann ?

Quand je feuillette l'iconographie proustienne, je le reconnais toujours dans les portraits de Swann-Charles Hass, surtout dans un portrait où celui-ci apparaît très jeune, les bras croisés, pupilles rêveuses<sup>17</sup>.

Ce que Nava sentait pour la famille d'un de ses maîtres à la Faculté de Médecine (« pour tous ces gens de la famille de Maître Aurélio ») rappelle aussi ce que le héros proustien éprouve pour tout ce qui entoure Gilberte Swann et sa famille:

Je sentais pour eux plus ou moins ce que le Narrateur nourrissait pour Swann. Curiosité, intérêt, préoccupation. J'avais l'impression qu'ils étaient d'une essence différente et qu'une sorte d'incognito les entourait quand ils venaient à Belo Horizonte<sup>18</sup>.

Sans doute l'association la plus surprenante établie par Nava est celle entre les escaliers de la maison de ses parents à Rio et une robe de la

<sup>16</sup> NAVA, 1986, p. 238.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 169.

<sup>18</sup> NAVA, 1985, p. 299.

comtesse qui a servi de modèle à la création du personnage d'Oriane de Guermantes : leur maison du « 106, rue Aristides Lobo » était ravivée par « les escaliers qui se lançaient vers les côtés avec la même grâce que les falbalas remplis de fleurons argentés de la queue de la robe de la comtesse de Greffuhle, dans son portrait de 1896. »<sup>19</sup> Nous ne citons que les lignes finales d'une phrase de douze lignes, qui essaie de mettre en scène par la syntaxe les courbes des falbalas de la robe de la comtesse.

Des passages comme ceux-ci sont nombreux au long de ce cycle de *Mémoires*. Cette œuvre est exemplaire d'une génération de lecteurs de la *Recherche* dans un autre sens encore plus important : pour cette génération, le roman proustien avait remplacé d'autres lectures quotidiennes, la *Recherche* étant devenue une nouvelle *Bible* pour toute une génération de lecteurs :

Longtemps j'ai eu *Os Sertões*, d'Euclides da Cunha, comme mon livre de chevet. J'ai fait de lui ce que les protestants font de la *Bible*, ce que je fais à présent avec Proust. D'après ce que je me rappelle, j'ai relu Euclides une vingtaine de fois et six fois la *Recherche* toute entière – six fois toute entière et, en plus, tous les soirs, quelques pages ouvertes au hasard<sup>20</sup>.

Le poète Manuel Bandeira, premier traducteur de *La Prisonnière* et, à côté de Carlos Drummond, grande influence stylistique pour les *Mémoires* de Nava, recommande aux lecteurs d'une de ses chroniques d'acheter « son propre Proust » :

Celui qui veut lire Proust, celui qui veut le lire bien doit posséder *son* Proust à lui, doit acheter *son* Proust. Sinon il sera obligé de le lire de nouveau ou il sera malheureux pour le reste de ses jours. On ne doit pas lire Proust dans des exemplaires empruntés<sup>21</sup>.

Cette chronique, publiée en 1937, a été motivée par le constat que le nom de Proust est le seul nom qu'on ne peut pas substituer au nom « lit » dans un alexandrin du poète Emílio de Meneses : « Ce lit, qui est le mien, qui est le tien, qui est notre lit... ». Ce vers aurait pu s'appliquer « à tous

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 308.

<sup>20</sup> NAVA, 1985, p. 82.

<sup>21</sup> BANDEIRA, 1997, p. 100.

ou presque tous les objets » : « Avec n’importe quel nom au masculin singulier le rythme se maintient, avec n’importe quelle quantité de syllabes, irréductiblement alexandrin. » D’après Bandeira, Proust est « la seule exception masculine des variations sur l’alexandrin » : quand on parle d’un écrivain comme Proust, finit le jeu amusant avec les syllabes rythmiques, tout tient à une expérience unique de lecture – Proust entraîne la dépendance et il vaut mieux avoir « son Proust » pour ne pas être pris au dépourvu, dans une crise d’abstinence pendant les nuits d’insomnie...

Antonio Candido (né en 1918), grand historien de la littérature brésilienne et, sans doute, le plus grand lecteur de Proust encore en vie au Brésil, a raconté dans un témoignage que les étagères des libraires à Rio et à São Paulo dans les années 30 et 40 étaient divisées par volumes de la *Recherche* : une étagère pour chacun des sept volumes du cycle proustien – à ce moment-là, apparemment les lecteurs suivaient les conseils de Bandeira...

Dans le premier des deux textes que Candido a publiés sur son « auteur préféré », toutes les citations sont en français<sup>22</sup>.

Membre de cette première génération de lecteurs de la *Recherche*, Candido lisait, lors de ce témoignage (en 2003) celui qui est un des plus beaux registres iconographiques de l’univers proustien : *Passion Proust. L’Album d’une vie*, de Jérôme Picon.

Nous espérons que ces exemples cités ci-dessus nous auront permis d’esquisser la définition du terme utilisé dans le titre de notre article : « première génération » est une allusion au regard de ces premiers lecteurs qui avaient le français comme deuxième langue et qui ont lu Proust dans les premières éditions de la *Nouvelle Revue Française*.

#### 4. « *Ni prose, ni vers* »

Pour reconstituer le contexte des premiers lecteurs de la *Recherche* au Brésil, il faut parler bien sûr de la carrière des trois poètes qui ont entrepris la première traduction du cycle de romans proustiens en brésilien : Mario Quin-

<sup>22</sup> Allusion à “Notas de crítica literária – Vinte anos e...”, texte publié dans *Folha da Manhã*, São Paulo, p. 5, 4 mars 1943.

tana (qui a traduit quatre des sept volumes), Manuel Bandeira (traducteur de *La Prisonnière*) et Carlos Drummond de Andrade (traducteur de *La Fugitive*).

Le critère de l'âge et de l'année de naissance n'aurait pas été valable pour parler des trois poètes/traducteurs de la *Recherche* en portugais : Bandeira est beaucoup plus âgé que les deux autres ; mais c'est lui-même qui constate dans ses mémoires le décalage d'années dans ses rapports littéraires :

Dans ma vie de poète, mes contacts ont toujours été avec des gens plus jeunes que moi [...]. J'ai commencé à publier avec une génération qui n'était pas la mienne, et dans les générations suivantes, j'ai toujours eu de grands amis dans ses représentants les plus illustres<sup>23</sup>.

Bandeira a commencé à écrire et à publier avant la naissance de Drummond et de Quintana, qui sont redevables des grands exploits littéraires de la génération de leurs aînés, à savoir : la rupture avec le Parnasse, la création poétique détachée des formes figées, la conquête du vers libre et la création d'une prose « poétique ».

La facilité d'écrire des textes de qualité tant en prose qu'en vers est un des traits caractéristiques des trois poètes-traducteurs. Elle a amené quelques lecteurs à commettre des « gaffes extraordinaires », comme le jeune mémorialiste Pedro Nava évaluant l'œuvre naissante de son ami Carlos Drummond :

Il a commencé très tôt à écrire des poèmes. Des vers. Et aussi quelques poèmes en prose. Au début sa prose m'attirait plus que sa poésie et j'ai commis la bévue extraordinaire [...] de dire à Drummond lui-même que sa poésie était bien mais que la prose était son fort<sup>24</sup>.

La traduction intégrale d'*À la recherche du temps perdu* faisait partie d'un effort plus général de diffusion, par les éditions Globo de Porto Alegre, des œuvres de littérature, avec une nette prédilection pour les auteurs de langue française. Dans ce sens ont été traduits aussi tous les volumes de la *Comédie Humaine*, les *Rougon Macquart* de Zola et le cycle des romans d'un auteur très lu à l'époque au Brésil, Roger Martin du Gard.

<sup>23</sup> BANDEIRA, 1997, p. 358.

<sup>24</sup> NAVA, 1985, p. 174.

Lúcia Miguel Pereira, critique de l'œuvre de Machado de Assis et future traductrice du *Temps retrouvé*, constate, dans un article publié en 1948, lors de la sortie de la traduction du premier volume de la *Recherche* par Quintana, le retentissement croissant de l'œuvre au Brésil et la floraison d'essais critiques. En lisant la traduction de Quintana, qui ne traduit que « ce qui est absolument intraduisible », Lúcia prévoit une augmentation des lecteurs du livre :

malgré les plaintes des éditeurs parce que, selon eux, personne n'achèterait plus de livres, l'entreprise de traduction de l'œuvre de Proust chez Globo n'est pas du tout risquée. [...] elle aurait eu une bonne fortune même autrefois, quand tout le monde lisait le français, et aura une meilleure fortune maintenant, quand on pourra comprendre Proust sans pour autant comprendre sa langue<sup>25</sup>.

L'effort de traduire les sept volumes de la *Recherche* a eu comme résultat immédiat l'augmentation des articles sur l'œuvre de Proust publiés dans la presse<sup>26</sup>.

La période de travail sur Proust coïncide avec une véritable révolution littéraire dans l'œuvre de Quintana. En 1948, année de sortie de sa traduction de *Du côté de chez Swann*, Quintana publie un livre de « poèmes » qui fait le point des innovations de la génération « Moderniste », celle qui a rompu avec les règles de composition littéraire imposées par le Parnasse. Le livre a pour épigraphe un morceau de dialogue entre le « bourgeois gentilhomme » et son maître de philo :

MONSIEUR JOURDAIN – *Non, je ne veux ni prose, ni vers.*

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE – *Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.*

MONSIEUR JOURDAIN – *Pourquoi ?*

Ce dialogue sert d'épigraphe à *Sapato Florido (Chaussure Fleurie)*, livre qui rassemble des compositions poétiques où la forme traditionnelle des

<sup>25</sup> PEREIRA, 1948.

<sup>26</sup> Le nombre des textes a été multiplié par vingt dans la décennie qui a suivi l'édition en portugais. Ces données sont extraites du travail de M. M. L. P. de Oliveira, *A recepção crítica da obra de Marcel Proust no Brasil*, Porto Alegre, 1993. 450 f. Tese (Doutorado em Literatura Comparada) – Instituto de Letras, Universidade Federal do Rio Grande do Sul.

vers (avec séparation entre eux) a complètement disparu. La question de Monsieur Jourdain est donc centrale pour comprendre une nouvelle étape de la carrière poétique de Quintana et aussi les enjeux de la traduction que Quintana venait de publier : créer une prose essentiellement « poétique ».

Dans son livre précédent, *Canções (Chansons)*, la présence de Proust se fait sentir un peu partout et des citations de la *Recherche* apparaissent souvent dans un mélange assez proche de plusieurs volumes du cycle proustien. Le meilleur exemple est celui du poème intitulé « Segunda canção de muito longe » (« Deuxième chanson venue de très loin ») : dans ce poème de 22 vers de longueurs très différentes (mélangeant des décasyllabes avec des vers de plus de vingt syllabes poétiques), le thème des cris, des « voix d'un autre temps », des chants oubliés – thème qui revient obstinément au long de *La Prisonnière* – est associé à l'apparition soudaine des souvenirs perdus d'un groupe de quatre enfants (« ma cousine, deux petits noirs et moi ») et d'une vieille tante malheureuse (*tante Tula*), qui se limitait à « railler avec les chiens » et qui n'a même pas eu le temps de terminer la lecture d'un roman en feuilleton: « tante Tula » a disparu « au fond d'un couloir sombre faisant coude », cherchant toujours son pince-nez perdu<sup>27</sup>.

### *Conclusion*

Et quand je serai mort, vous verrez ce que je vous dis : beaucoup de gens me liront, le monde entier lira mon œuvre. Vous assisterez à l'évolution de mon œuvre, dans le regard et dans l'esprit du public. Et vous verrez, Céleste – n'oubliez pas cela – que, si Stendhal a pris cent ans pour être connu, Marcel Proust le sera dans cinquante ans<sup>28</sup>.

D'après Céleste Albaret, peu avant sa mort, Marcel était déjà « sûr de sa gloire ». Il ne serait donc pas surpris de savoir que moins de vingt ans après le passage d'Anatole France par l'Amérique du Sud, la *Recherche* deviendrait le livre préféré d'une génération de lecteurs au Brésil. Marcel

<sup>27</sup> QUINTANA, 1994, p. 49-50.

<sup>28</sup> ALBARET, 1973, p. 368.

ne serait non plus fâché de constater que, pour ces lecteurs, le « temps perdu » n'aurait aucun rapport au passé médiéval ou à l'Ancien Régime ; c'est lui-même qui a écrit qu'en réalité, « chaque lecteur est quand il lit le propre lecteur de soi-même. »<sup>29</sup>

*Bibliographie citée :*

- ALBARET, CELESTE, *Monsieur Proust*. (Souvenirs recueillis par Georges Belmont). Paris, Robert Laffont, 1973.
- BANDEIRA, MANUEL, *Crônicas da província do Brasil*. Rio de Janeiro, Ed. Nova Fronteira, 1997.
- \_\_\_\_\_. *Itinerário de Pasárgada*. In: *Seleção de Prosa*. Rio de Janeiro, Ed. Nova Fronteira, 1997.
- BROCA, BRITO, *A vida literária no Brasil – 1900*. Rio de Janeiro, José Olympio Editora, 1960.
- BROUSSON, JEAN-JACQUES, *Itinéraire de Paris à Buenos Aires*. Paris, Crès et Cie., 1927.
- CANDIDO, ANTONIO, « Notas de crítica literária – Vinte anos e... », in: *Folha da Manhã*, São Paulo, 4 mars 1943, p. 5.
- NAVA, JOSÉ, « Brasileiros nos caminhos de Proust », in: *Revista do livro*. Rio de Janeiro, Instituto Nacional do Livro, 1960, pp. 109-126.
- NAVA, PEDRO. *Baú de Ossos. Memórias 1*. Rio de Janeiro, José Olympio, 1974.
- \_\_\_\_\_. *Balão Cativo. Memórias 2*. Rio de Janeiro, Ed. Nova Fronteira, 1986.
- \_\_\_\_\_. *Chão de Ferro. Memórias 3*. São Paulo, Ateliê Editorial, 2001.
- \_\_\_\_\_. *Beira-Mar. Memórias 4*. Rio de Janeiro, Ed. Nova Fronteira, 1985.
- OLIVEIRA, M. M. L. P. DE, *A recepção crítica da obra de Marcel Proust no Brasil*. Porto Alegre, 1993. 450 f. Thèse de Doctorat en Littérature Comparée soutenue à l'Université Fédérale de Rio Grande do Sul (UFRGS).
- PEREIRA, LÚCIA MIGUEL, “Proust no Brasil”, in: *Correio da Manhã*. Rio de Janeiro, 31/10/1948.
- PROUST, MARCEL, *Du côté de chez Swann*. Paris, Gallimard (Pléiade T. I), 1987.
- \_\_\_\_\_. *Le Temps Retrouvé*. Paris, Gallimard (Pléiade T. IV.), 1989.
- \_\_\_\_\_. *Correspondance. T. X (1910-1911)*. Paris, Plon, 1983.
- QUINTANA, MARIO, “Segunda canção de muito longe”, in: *Canções. Poesias*. São Paulo, Ed. Globo, 1994, pp. 49-50.

<sup>29</sup> PROUST, 1989, p. 489.